

Puisque des membres du Jockey Clubb (*sic*) ne veulent pas permettre que le public de Paris puisse entendre mon opéra exécuté sur la scène de l'Académie Impériale de musique faute de ne voir dansé (*sic*) un ballet à l'heure ordinaire de leur entrée au théâtre, je retire ma partition et je vous prie de vouloir bien communiquer à Son Excellence le Ministre d'État, ma résolution par laquelle je crois le tirer d'un anbaras (*sic*) important,

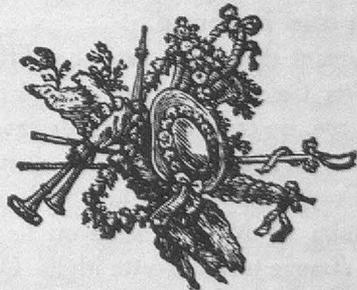
Une lettre de style plus officiel, à la même adresse, confirmait ce billet, et, par une lettre du 9 avril suivant, Wagner, n'ayant sans doute plus l'intention d'être regardé "comme s'il était mort", protestait contre la quatrième représentation annoncée du *Tannhäuser*, que réclamaient les abonnés du Vendredi. La lettre et la réponse que lui donna le comte Walewski, le 14, sont connues (1). Le ministre ayant examiné "très sérieusement la question soulevée par MM. les abonnés du vendredi", il lui parut finalement "que cette quatrième représentation présenterait plus d'inconvénients que d'avantages" et il en écartait définitivement la pensée.

La quatrième représentation du *Tannhäuser* attendit donc jusqu'au... 13 mai 1895.

(A suivre.)

J.-G. PROD'HOMME.

(1) Voir notamment G. Servières, *Tannhäuser à l'Opéra en 1861*, p. 108.



## AUTOUR des BALLETS RUSSES

M. de Diaghilew est un homme extraordinaire. On ne le voit à l'aise que dans la tempête. Il nage sans efforts "dans le reflux de la contrariété". Il monte tous les ans sur le bûcher du phénix. Les choses de beauté qui l'y suivent ne renaissent point toujours de leurs cendres, mais c'est à ce terrible sacrifice que les ballets russes doivent leur durable jeunesse...

Où va la danse, nous demandions-nous, l'autre mois, devant que les chandelles fussent allumées ? Elle va où M. de Diaghilew la mène sans avoir l'air de la conduire. A vouloir suivre un Diaghilew ou un Stravinsky, les meilleurs coureurs s'éteignent, les meilleures volontés se résignent à n'être jamais "à la page". Le snobisme lui-même, cette girouette, grince de dépit de ne pouvoir tourner assez vite au gré des vents de Russie. L'Éducation manquée vient d'en connaître un dommage qu'une semaine de réflexion a permis de réparer, mais qui trahit l'affollement de la girouette.

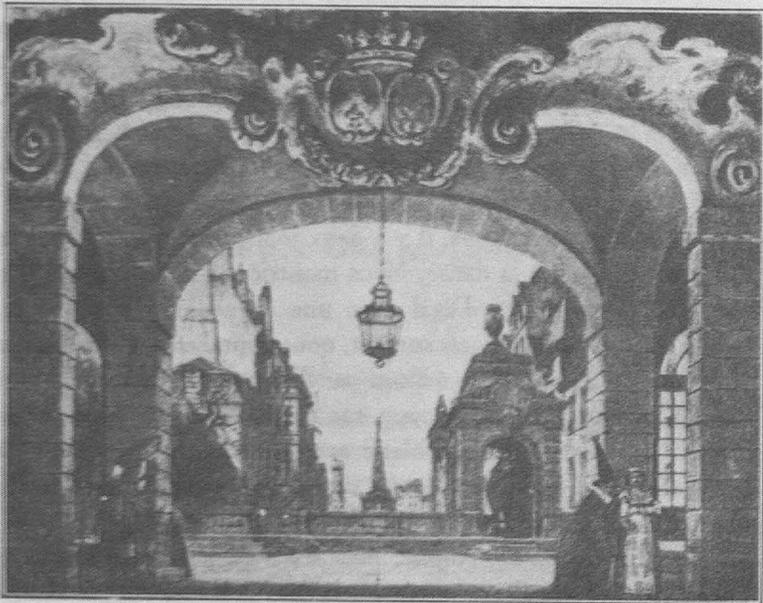
Nous nous plaignions, il y a deux mois, de la sujétion que la musique imposait à la danse. Nous montrions l'impuissance de la chorégraphie à traiter d'égal avec une orgueilleuse symphonie. Après le *Sacre*, après *Noces* surtout, nous appréhendions de voir le ballet chassé de sa propre maison par l'ingratitude de ses hôtes, et voici que, tout soudain et coup sur coup, les *Biches* et le *Train bleu* (1) rompent de but en blanc avec l'hérésie, et renouent de la façon la plus évidente le fil, depuis longtemps rompu, de la grande tradition du ballet.

Devant un public étonné, mais ravi, devant des mélomanes décontenancés, les *Biches* viennent de couronner les vœux d'André

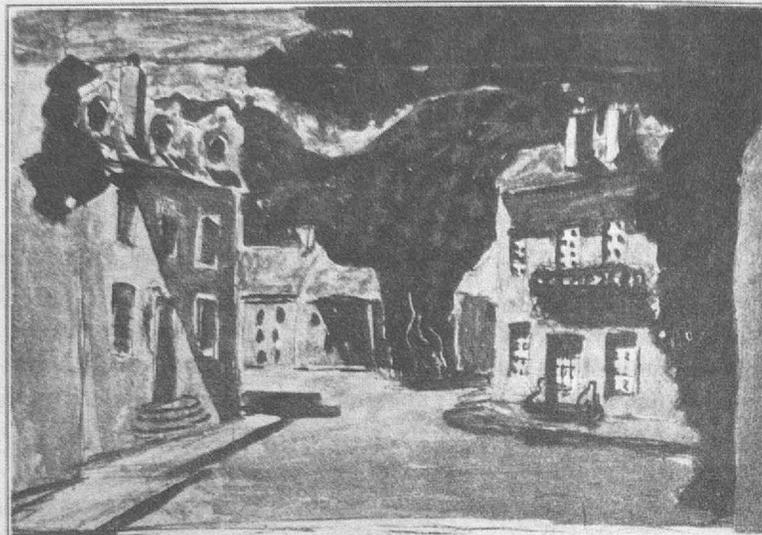
(1) La partition des *Biches* et celle du *Train Bleu* se trouvent aux éditions du Ménestrel; celle des *Fâcheux* chez Rouart-Lerolle.

Levinson, en reconstruisant le ballet classique " sur les bases de la vision théâtrale moderne ". On l'a senti plutôt que compris. La critique musicale qui n'a point d'yeux, et des oreilles souvent médiocres, n'a pas su reconnaître les vrais mérites de la partition de Francis Poulenc : son expédiente modestie, l'abondance et la facilité de son invention mélodique, sa simplicité de couleur et de rythmes, son charme naïf et cette franche et fraîche exubérance qui l'approprient si heureusement à sa destination. On me remontre que la musique des *Biches* ne paraîtrait pas à son avantage sur l'estrade des grands concerts. Le beau malheur et le bel argument ! Joue-t-on l'excellente *Sylvia* chez Colonne et chez Lamoureux ?

Voici donc de la musique de danse, et qui est délicieuse. Elle se plie sans aucun effort aux nécessités de sa mission, si naturelle-



" Le Médecin malgré lui ", représenté à Nice par les Ballets russes  
décor du 3<sup>e</sup> acte par Alexandre Benois.



Étude G. Braque pour le décor des " Fâcheux ", de G. Auric.

ment qu'on en est charmé. Voici enfin une symphonie qui ne s'interpose pas entre le spectateur et le spectacle, et qui inspire la chorégraphie sans la tyranniser. Elle est vive, légère, ingénue. Elle nous donne du plaisir en se donnant du plaisir. Elle a la sensualité caline et turbulente d'un jeune chien de bonne humeur, toutou évaltonné qui prend part sans malice aux ébats d'un essaim de demoiselles dont les jeux — beaucoup moins naïfs — sont réglés par la Nijinska, avec l'hypocrite complicité de Marie Laurencin, fille spirituelle du cruel Fragonard.

Conter l'argument des *Biches* est bien difficile. Le sujet de ces nouvelles *Fêtes Galantes* demeure mystérieux. Disons qu'il consiste à un canapé, un canapé couleur de lavande, devant quoi passent d'adorables personnes en rose que visitent un Clitandre, un Tircis et un Corydon de qui l'allure et le costume évoquent invinciblement Bubu de Montparnasse ou le costaud des Epinettes... Un être étrange traverse cette idylle. Où allez-vous, M<sup>lle</sup> Nemtchinova, sur la pointe des pieds ? Personnifiez-vous le Vice,



"Le Médecin malgré lui",  
représenté à Nice par les Ballets russes  
LUCAS, par Alexandre Benois.

le Vice en gants blancs, furtif et narquois ? Qui sont ces deux tendres amies, ces inséparables, pareillement vêtues de robes gris de lin ? De quel *dancing* sortez-vous, ainsi empanachée, M<sup>me</sup> Nijinska ? Qui déchiffrera l'énigme de ces sourires et de ces enlacements que la danse traduit en son langage sibyllin ? La musique ne veut pas nous y aider. Les jeunes filles bien élevées n'y ont vu que du feu. A plus forte raison leurs mamans. Mais quel beau feu ! J'en vois luire le reflet dans les yeux de ma charmante voisine.

Heureusement — ou malheureusement — le *Train bleu*

nous emmène bien vite sur une plage édénique. L'air du large et la mer retentissante dissipent les touffeurs de la maison des *Biches*. Car il n'y a pas plus de perversité dans le *film* de Jean Cocteau que dans la musique de Milhaud qui l'accompagne (si l'on peut ainsi parler, car elle ne veut pas avoir l'air de l'accompagner).

On a cru faire beaucoup de peine à Milhaud en imprimant que son "opérette dansée" ressortissait à l'art de Goublier, de Planquette, voire à la musique des bals du second Empire. Nous ne pensons pas qu'il se soit montré indigne de la confiance que Jean Cocteau lui a témoignée en lui demandant de composer, non pas le "portrait de l'opérette", mais une musique qui n'eut pas plus d'importance que celle qu'on juxtapose, dans les cinémas, au spectacle de la fermeture des boîtes de sardines...

On dira qu'un tel divertissement n'ajoute exactement rien

à la gloire du musicien des *Etudes*. Cela est certain. Mais il ne faudrait pas aller jusqu'à prétendre que la réussite d'un pastiche de cet ordre était à la portée du premier venu. A une époque où l'on s'excuse de manquer ses essais de musique légère en prétextant qu'on déforme à dessein, qu'on "stylise" son modèle, félicitons Milhaud de rivaliser franchement avec les meilleurs spécialistes du genre, de s'assimiler du premier coup leur langage et leurs procédés et de dépasser de cent coudées l'habileté orchestrale du plus adroit d'entre eux.

Mais la chorégraphie du *Train bleu* est manquée et nous égare à la fois sur les intentions du poète et sur celles du musicien. M. Jean Cocteau ne se targue pas d'être un chorégraphe. Il eut fallu pourtant lui confier le soin de réaliser lui-même l'illustration plastique de son tableau des bains de mer. Ces courses "au ralenti", ces ébats de scaphandriers appartiennent en propre au merveilleux animateur du *Bœuf sur le toit* et de *Roméo et Juliette*. C'était à lui d'en régler le mécanisme. Avec la meilleure volonté, M<sup>me</sup> Nijinska alourdit et défigure les intentions du librettiste. Ce mélange de pantomime et de gymnastique ne nous montre ici que le fantôme dérisoire de la danse, en dépit de M. Doline, gracieux acrobate, clown magnifique et de M<sup>me</sup> Lydia Sokolova qui reste, pour mon goût, la meilleure danseuse de la compagnie des ballets russes, la plus impeccable à coup sûr, la plus personnelle et la plus émouvante.



Les "Biches", costume par Marie Laurencin.

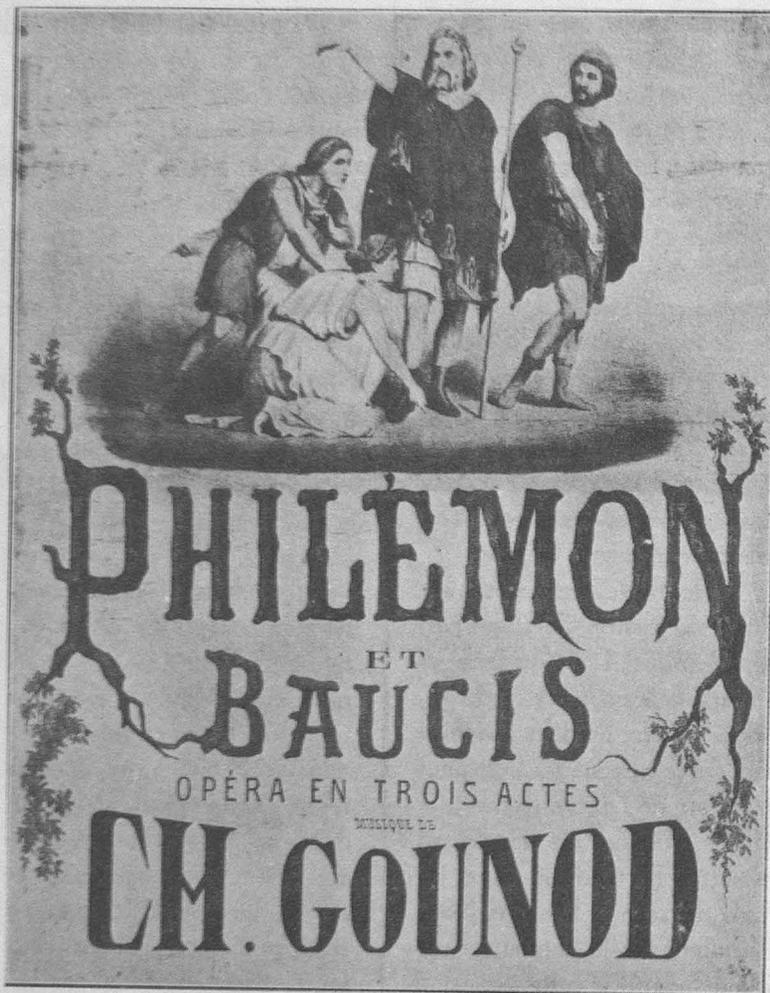
Nous avons réservé pour la fin l'aveu du rare plaisir que nous devons aux *Fâcheux*, de Georges Auric. C'est ici de la musique de ballet sans doute, et parfaitement appropriée, elle aussi, à sa destination. Mais elle a des accents si personnels, si impérieux, qu'il est impossible de la classer dans la catégorie des musiques de ballet proprement dites, au même titre que ses rivales de cette année, qui se sont fait une loi de leur sujétion ou de leur subordination à la danse. Aussi bien la fameuse comédie de Molière n'offrait-elle à la chorégraphie qu'un argument schématique qu'il fallait bourrer de musique.

Auric s'efforce moins ici de traduire les péripéties de la farce que d'en rendre l'esprit. Il n'a pas hésité à s'inspirer de quelques thèmes anciens, d'une forlane en particulier, qui, traitée par lui, nous paraît beaucoup moins frioulienne que gauloise. Avec un infailible goût, une verve coupante et précise, une horreur sacrée des parodies archéologiques, le compositeur transforme en matière vivante et neuve ces choses du passé. Après s'être grisé de la poésie mélancolique et narquoise de nos vieux airs de danse, il a su en préciser

les accents, en accuser la saveur un peu crue pour les accorder mieux encore à Molière. Car ce n'est pas Watteau, c'est M. Georges Braque qui habille ici, — et magnifiquement — les donneurs de sérénades et les belles écouteuses des *Fâcheux*, et davantage ce n'est pas Debussy qui rythme leurs ébats. Le XVII<sup>e</sup> siècle d'Auric et de Braque n'empêche jamais sur le XVIII<sup>e</sup>, ni chez eux la grâce méditerranéenne sur la verdure gauloise. Gaulois : voici un adjectif qui aime à se trouver dans la compagnie d'Auric. Cette verve est gauloise qui se montre plus maligne qu'ironique, plus coupante que précieuse. Et cette poésie a bien du prix, qui s'exprime sans rhétorique et sans aucune afféterie.

On aime à rencontrer chez un compositeur qui n'a pas trente ans d'âge, une personnalité aussi puissante, servie par un esprit critique aussi dur. On aime ce goût du danger qui n'exclut point la prudence. On aime cet audacieux acrobate qui pratique les tours les plus difficiles. Il n'a pas cette espèce de sourire qui sollicite l'indulgence, mais il retombe sur ses pieds, élégamment, sans écraser les pieds de Molière. Bravo, Georges Auric !

ROLAND-MANUEL.



Affiche pour la 1<sup>re</sup> représentation de "Philémon et Baucis"  
représenté par les Ballets Russes, à Nice, A. La ny. Édition Choudens, 18 février 1860.